

EMANATION BOUQUIN

RC46

.D44

1898

LIBRAIRIE BOUQUIN

Les figures intercalées dans cet ouvrage sont dues au Dr P. BONNIER, qui avait déjà fait les figures du « Manuel de Pathologie interne », du Professeur DIEULAFOY.

CLINIQUE MÉDICALE

DE

L'HOTEL-DIEU

LEÇON D'OUVERTURE

(14 NOVEMBRE 1896)

MESSIEURS,

Il y a dix ans, la Faculté de médecine me faisait l'honneur de m'appeler à la chaire de pathologie interne; aujourd'hui, elle me fait gravir l'échelon suprême, elle me confie la chaire de clinique. Je vous ai dit, autrefois, dans ma leçon d'inauguration, comment je comprenais l'enseignement de la pathologie; je vais vous dire, aujourd'hui, comment je comprends l'enseignement de la clinique.

Mais avant tout, que mes premières paroles, en entrant dans cet amphithéâtre, soient des paroles de gratitude et de remerciements. Des remerciements à vous, Monsieur le Doyen, qui, toujours sur la brèche, vous occupez avec un soin si jaloux de la prospérité de notre École; des remerciements à vous, mes Maîtres et Collègues, qui avez bien voulu honorer de votre présence cette première séance, où je reçois de vos mains l'investiture; des remerciements à vous, mes élèves, mes collaborateurs, groupés autour de moi, fidèles et dévoués; des remerciements à vous, étudiants, jeunes et anciens, amis souvent inconnus, que j'ai eu la bonne fortune de trouver à tous les tournants de ma vie médicale, aux jours

difficiles comme aux jours heureux, et qui occupez, vous le savez, une large place dans mon cœur.

Messieurs, rendons un légitime hommage à l'homme éminent qui m'a précédé dans cette chaire. L'éloge du professeur Sée n'est plus à faire; mes collègues Debove et Landouzy se sont acquittés de cette tâche, l'un au nom de la Faculté, l'autre au nom de l'Académie de médecine, et ils l'ont fait en termes si élevés, que je ne saurais mieux faire, à mon tour, que vous rappeler leurs propres paroles :

« Agir, impatientement entreprendre, voir sur l'heure, essayer de suite, contrôler immédiatement au laboratoire, était plus le fait de Germain Sée, que d'attendre les hasards apportés par la pratique médicale, que de s'attarder aux lenteurs inévitables des observations cliniques. Le tempérament de Sée l'avait marqué pour être un apôtre de la thérapeutique physiologique, un instaurateur de la pathologie et de la clinique expérimentales. Sa taille athlétique, sa physionomie respirant la puissance et la volonté, son geste ferme, sa parole nette, un peu hautaine, parfois ironique, tout en lui sentait la force servie par une vaste intelligence, tout en lui sentait la force doublée d'une activité jamais défaillante, qui étonnait les anciens, que jalousaient les jeunes¹. »

Il n'est pas possible de mieux dépeindre les qualités dominantes du professeur Sée. Ardent lutteur, travailleur infatigable, se lançant à nouveau dans la mêlée, à un âge où l'on ne dédaigne généralement pas le repos, Germain Sée a pris une large part au mouvement scientifique de ces vingt dernières années, et son enseignement laissera parmi nous une trace profonde.

Maintenant, Messieurs, qu'il me soit donné de remonter plus haut dans le passé; je me sens entraîné, comme par un sentiment de piété filiale, vers une époque lointaine où la clinique de l'Hôtel-Dieu brillait d'un éclat incomparable, et je vois se dresser devant moi la grande figure de Trousseau! Laissez-moi, je vous en prie, évoquer des souvenirs qui me

Landouzy. *Bulletin de l'Académie de médecine*. Séance du 19 mai 1896.

sont chers; laissez-moi vous parler du Maître illustre qui a immortalisé la chaire de l'Hôtel-Dieu; j'ai l'honneur insigne d'avoir été son élève, et, si vous me permettez de revivre au milieu de vous les quelques années de jeunesse qui ont décidé de ma carrière, vous m'aurez donné une bien douce satisfaction et je n'aurai jamais mieux compris le vers du poète :

... *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

Lorsque je quittai ma bonne ville de Toulouse pour venir à Paris étudier la médecine, la Faculté de Paris était dans toute sa gloire: Andral vivait encore; Bouillaud était entouré d'une majestueuse auréole; Velpeau personnifiait avec grandeur la chirurgie française; Nélaton était à l'apogée de sa renommée, et, du fond du Collège de France, le génie de Claude Bernard rayonnait sur nous. J'en passe et des meilleurs.

Au milieu de ces hommes, universellement connus et respectés, Trousseau tenait le sceptre de la médecine; les études multiples et variées de toute sa vie en avaient fait l'esprit le plus cultivé, l'intelligence la plus ouverte qu'on puisse imaginer. Trousseau était né à Tours, en 1801. Dès l'âge de vingt ans, il était professeur de rhétorique à Châteauroux, et sa passion pour les « belles-lettres » et pour les auteurs classiques n'a certainement pas été étrangère à l'éloquence du professeur et au style admirable de l'écrivain.

Mais Trousseau ne devait pas longtemps enseigner la rhétorique à Châteauroux; à l'instigation de Bretonneau, le Maître auquel il voua une admiration sans bornes, il commença ses études en médecine à l'école de Tours. Deux ans plus tard, il vint à Paris, et fut nommé interne à la maison de santé de Charenton, où, sous la direction d'Esquirol, il s'adonna à l'étude des maladies mentales.

A dater de cette époque, les événements se précipitent. A vingt-six ans, Trousseau est docteur en médecine; à vingt-sept ans, il enlève au concours sa nomination d'agrégé à la Faculté de Paris. Cette même année, une épidémie de fièvre jaune éclate à Gibraltar: on l'envoie en mission avec

Louis, pour étudier la fièvre jaune. L'année suivante, une terrible épidémie de diphtérie ravage la Sologne : on l'envoie en mission avec Ramon, pour étudier de près la diphtérie et pour combattre le fléau. Médecin d'hôpital, il est déjà le maître incontesté; à la crèche de l'hôpital Necker, il étudie et il enseigne les maladies des nouveau-nés; à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, il étudie et il enseigne les maladies des enfants. En 1837, il est nommé, après concours, à la chaire de thérapeutique, et, pendant quinze années le grand amphithéâtre de l'École, trop petit pour contenir le flot des auditeurs, retentit des éclatants succès de son enseignement. Enfin, en 1852, en pleine maturité de sa puissante intelligence, Trousseau devient professeur de clinique à l'Hôtel-Dieu.

C'est à la clinique du vieil Hôtel-Dieu que je vis Trousseau pour la première fois, en 1863. Dès le matin même de mon arrivée à Paris, ainsi que je l'ai raconté ailleurs, je m'empressai de me rendre à l'hôpital pour voir et entendre cet homme, dont les ouvrages m'avaient si fortement impressionné. Je me mêlai à la foule des élèves. Je fus émerveillé, je fus ébloui. Un grand nombre de médecins, de toute nationalité, avides de s'instruire, suivaient la visite. Duchenne (de Boulogne), une de nos grandes illustrations médicales, était des plus assidus.

Trousseau discutait les cas les plus dissemblables avec une égale compétence. Qu'il abordât les questions de pathologie générale, de thérapeutique ou de clinique, on sentait qu'il était partout sur son terrain. Ses causeries familières au lit du malade avaient un charme inexprimable. Ses superbes leçons à l'amphithéâtre étaient nourries, documentées, longuement préparées, et représentaient une somme de labeur considérable; la précision dans les idées, la clarté dans l'exposition, voilà l'éloquence de bon aloi, l'éloquence scientifique qui présidait à l'enseignement de Trousseau.

Tous les jours, j'attendais avec impatience le moment de me rendre à l'hôpital. J'avais des lettres d'introduction auprès de Trousseau, mais je n'avais pas osé les lui remettre. Un de

ses élèves préférés, Krishaber, qui devint mon intime ami, voulut me présenter au chef, mais j'étais intimidé : je n'acceptai pas la proposition, et cependant j'en avais bien envie.

Un jour, pendant la visite à la salle des femmes, on arrive auprès d'une malade qui, désireuse d'attirer sur elle l'attention, était en train de simuler une légère attaque d'hystérie. Trousseau l'examine, découvre la supercherie, nous parle longuement de l'état mental des hystériques; puis il ajoute, en souriant : ce besoin, ce désir de s'exhiber, de se mettre en évidence, n'est pas seulement spécial à l'hystérie, bien des femmes ont ce léger travers; elles l'avaient même déjà dans l'antiquité, s'il faut en croire Ovide; témoin l'enlèvement des Sabines par les Romains; car, si les Sabines avaient accepté l'invitation des Romains, c'était, dit Ovide, au moins autant pour se donner elles-mêmes en spectacle, que pour assister au spectacle qu'on leur offrait. Et Trousseau se met à nous citer le passage d'Ovide concernant cet épisode; mais voilà qu'arrivé au vers qui résumait si bien sa pensée, sa mémoire le sert mal, il cherche un instant, puis, s'adressant autour de lui : Qui de vous va me rappeler ce vers d'Ovide? — Nul ne répond; — je savais le passage en question; j'hésitai un instant, puis je lançai le vers d'Ovide :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

Trousseau fut enchanté de la réplique. — Qui donc êtes-vous, me dit-il? — Je me nommai. — Vous portez, ajouta-t-il, un nom renommé et respecté dans notre profession; venez me voir, nous causerons. Je me rendis chez Trousseau : il me fit un accueil paternel, il me parla longuement de l'avenir, et voilà comment la vie médicale s'ouvrit à moi sous son puissant patronage. En 1865, je devins externe dans son service, où je passai avec mon ami Vergely, aujourd'hui professeur à la Faculté de Bordeaux, une année inoubliable. Je fus reçu chez Trousseau comme un enfant de la maison, il m'admit dans son intimité, souvent il m'entretint des grandes questions médicales qui, après l'avoir passionné, me passionnaient à mon tour; mais hélas, ces beaux jours ne devaient

pas durer longtemps : deux ans plus tard, le Maître était mortellement atteint, et j'eus la douloureuse mission d'assister à sa lente et fière agonie.

Un de ses élèves favoris, le professeur Peter, dans le discours qu'il a prononcé à Tours, en 1887, a raconté, en paroles émues, la fin de Trousseau :

« C'est le 1^{er} janvier 1867, dit Peter, alors que j'allais lui porter mes souhaits de nouvel an, que Trousseau me dit avec une tristesse résignée : « Je suis perdu ; une phlegmatia qui vient de se déclarer cette nuit ne me laisse plus aucun doute sur la nature de mon mal. » Trousseau disait vrai ; c'était lui qui avait découvert les rapports de la phlébite et du cancer de l'estomac, et voici qu'il constatait sur lui-même la réalisation de ce rapport, comme la réalité de sa découverte. Sa vie ne fut plus dès lors qu'une longue torture ; les souffrances physiques déprimaient ses forces sans troubler sa sérénité ; c'est en savant qu'il parlait de son mal, c'est en stoïcien qu'il le supportait. Je n'ai jamais vu spectacle d'une plus émouvante grandeur. »

Pendant ces derniers mois, où la maladie accentuait progressivement ses ravages, Trousseau ne proféra ni une plainte ni un murmure. Les discussions médicales restaient sa distraction favorite et le souvenir de son maître Bretonneau hantait souvent sa pensée. Jusqu'au dernier moment, il eut le souci de ses élèves et de ses amis ; à tous il voulait être encore utile, en semant le bien autour de lui. J'étais un jour près du lit du mourant, et Nélaton entra discrètement pour lui serrer la main encore une fois. Mon ami, lui dit Trousseau, de sa voix défaillante, notre camarade Voyet (de Chartres) n'est pas décoré ; vous êtes tout-puissant ; obtenez la croix pour lui, vous me ferez plaisir. — Nélaton tout ému répondit : Je cours aux Tuileries. — Et, deux heures après, Nélaton revenait, apportant à Trousseau, dont l'œil s'illumina, le décret qui nommait son ami Voyet, chevalier de la Légion d'honneur.

Trousseau mourut le 23 juin 1867. Il n'avait que soixante-six ans.



LE PROFESSEUR TROUSSEAU À SON LIT DE MORT
d'après un croquis de G. Drouot

Et maintenant, Messieurs, que trente ans sont presque écoulés, et que le temps permet de juger sainement les choses, c'est bien le moment d'envisager dans son ensemble l'œuvre de Trousseau.

Ce qui me frappe le plus, chez cet homme, c'est la lumineuse intuition avec laquelle il avait prédit les découvertes bactériologiques et les doctrines pasteurienues qui sont la gloire de notre époque.

A ce titre, Trousseau a été un véritable précurseur, et l'admirable évolution qui se fait actuellement en médecine est la continuation et l'éclatante confirmation des idées pour lesquelles Trousseau a toujours combattu.

A ce sujet, et pour bien mettre en relief l'enchaînement des faits, permettez-moi d'envisager la question à ses différentes phases.

Quelles étaient les notions médicales régnantes au commencement de ce siècle? Sous l'impulsion vigoureuse de Broussais, ce tribun de la médecine, la doctrine de l'irritation et de l'inflammation dominait toute la pathologie. Les différences que présentaient entre elles les maladies inflammatoires d'un organe ou d'un appareil, ne tenaient qu'à l'intensité plus ou moins grande de la cause irritante ou à la réaction plus ou moins vive de l'économie; quant à la qualité de cette cause irritante, il n'en était pas question. Il importerait peu, d'après la doctrine de Broussais, qu'une entérite banale différât, par sa forme et par ses symptômes, de la fièvre typhoïde ou du choléra; Broussais ne verrait dans ces maladies que des irritations intestinales, d'intensité diverse, éveillant des sympathies différentes, sans se soucier autrement de la nature ou de la qualité de l'agent provocateur; et ainsi de suite pour toutes les inflammations. Pareille doctrine avait engendré la thérapeutique que l'on sait: le traitement antiphlogistique et les saignées à outrance.

Grâce à sa séduisante simplicité, la doctrine de Broussais eut un retentissement considérable; plusieurs générations en furent imprégnées, et pour lui porter les premiers coups, il ne fallut rien moins que l'œuvre de Laënnec et la puissante

autorité de Bretonneau « qui, sur les débris du physiologisme et du prétendu rationalisme en thérapeutique, éleva la doctrine de la spécificité dans les maladies ».

Alors s'ouvre une ère nouvelle : la spécificité domine la médecine, la qualité de l'agent provocateur prend une situation prépondérante, et, dans ses merveilleuses leçons sur la spécificité et sur la contagion, leçons qu'on ne saurait trop relire et méditer, Trousseau ouvre la voie à travers laquelle les doctrines microbiennes se précipiteront plus tard comme un torrent.

Diphtérie, fièvre typhoïde, choléra, fièvres éruptives et tant d'autres maladies, sont des maladies spécifiques, ce qui veut dire qu'elles présentent des caractères spéciaux qui les différencient entre elles et qui permettent d'établir des espèces nosologiques, d'une façon aussi absolue, qu'on a établi des espèces botaniques ou des espèces zoologiques. De là, le nom de maladies spécifiques.

Mais Trousseau, conséquent avec lui-même, poursuit jusqu'au bout son raisonnement. Pour être spécifiques, dit-il, ces maladies doivent avoir nécessairement un germe morbifique qui, lui aussi, est spécifique, et, tout en proclamant l'existence de ces germes, Trousseau prédit en termes explicites l'avènement de la bactériologie. Voulez-vous savoir à quel point Trousseau était déjà dans le mouvement, à l'époque éloignée dont je vous parle? Ecoutez, je vous prie, ce saisissant passage de ses leçons¹ et vous jugerez :

« Je dois vous rappeler, dit Trousseau, la théorie nouvelle de M. Pasteur sur les ferments. Vous savez que ce savant est arrivé à nier les ferments; des expériences très minutieusement faites l'ont conduit à professer que la fermentation était due à des spores, et que telle spore, reconnaissable à certains caractères, jouissait de la propriété de donner naissance, dans un milieu déterminé, à des fermentations d'espèce différente. De telle sorte qu'il y aurait des spores différentes pour les fermentations alcoolique, lactique, butyrique, etc.

¹ 1. Trousseau. *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, t. I, p. 525.

N'existerait-il pas aussi des spores morbides..., spores qui n'attendraient que certaines circonstances déterminées pour révéler leur existence, se développer, se multiplier, et donner naissance à la prétendue fermentation morbide? N'a-t-on pas dit que le pus faisait le pus? *Il est peut-être une sporule purulente qui rendrait compte de l'infection purulente; il est peut-être aussi une sporule dysentérique, une sporule cholérique, etc., etc.* Les faits de contagion se trouveraient ainsi expliqués, si l'on pouvait découvrir la présence de ces spores morbifiques; *mais, pour arriver à cette découverte, il faudra suivre la voie tracée par M. Pasteur et procéder avec la même habileté et la même patience expérimentales.* »

Eh bien! Messieurs, que pensez-vous de cette prophétie géniale, et, si à l'instant, Trousseau apparaissait parmi vous, de quelle acclamation le salueriez-vous, cet homme qui, si longtemps à l'avance, prédisait et glorifiait les découvertes de notre illustre Pasteur! Il demandait qu'on recherchât la sporule de l'infection purulente; nous la connaissons, maintenant, elle s'appelle le streptocoque; il demandait qu'on découvrit les germes morbifiques de la diphtérie, de la fièvre typhoïde, du choléra; nous les connaissons maintenant; ils sont les témoins irréfutables de la spécificité morbide qu'il avait si hautement proclamée au nom de la clinique!

Ce que nous appelons aujourd'hui le microbisme latent, c'est-à-dire le silence longtemps prolongé des germes dans l'organisme, ainsi que la conservation de ces germes morbifiques en dehors de l'organisme, tout cela était connu de Trousseau, qui ne manquait pas d'en citer de nombreux et saisissants exemples, quand il cherchait, à l'occasion de l'écllosion des maladies, à faire la part de la graine et la part du terrain, c'est-à-dire la part de l'économie vivante.

Ne croyez pas, en effet, que dans la détermination des maladies, Trousseau fût disposé à donner à la graine (au microbe), un rôle par trop prépondérant. Il faut voir avec quelle insistance il met en relief le rôle et la valeur du terrain; ce terrain qui fait que chacun de nous individualise la ma-

ladie à sa manière ; ce terrain que nous recevons par héritage ou que nous façonnons au cours de notre existence ; ce terrain qui, suivant les états d'immunité, de réceptivité, d'opportunité morbide, peut annihiler, peut favoriser ou modifier à l'infini le développement des germes. Ici encore, les idées actuelles concordent de tous points avec les doctrines de Trousseau.

Après cette vue d'ensemble sur l'œuvre de Trousseau, je n'en finirais pas, Messieurs, si je voulais vous rappeler tous les sujets qu'il a enfantés, élucidés ou vulgarisés. Je ne peux pourtant pas les passer tous sous silence.

Ainsi, ses travaux sur la diphtérie resteront un modèle inimitable, dont les moindres détails se trouvent confirmés par les découvertes bactériologiques. La fausse membrane était si peu, pour Trousseau, la caractéristique de la diphtérie, que, dans sa leçon sur l'angine couenneuse commune, il a bien soin de diviser les angines membraneuses en deux catégories, celles qui sont diphtériques et celles qui ne le sont pas.

La diphtérie était tellement, dans son idée, une maladie toxique, qu'il nous la fait connaître sous une forme non décrite avant lui ; il crée, à cette occasion, la dénomination de diphtérie maligne et il en retrace, du premier coup, un tableau si saisissant et si complet, qu'on ne saurait y rien ajouter après lui.

Discute-t-il la nature des paralysies diphtériques, il n'hésite pas à conclure qu'il s'agit là de paralysies toxiques dues au poison diphtérique ; conclusion rigoureusement vraie, puisque MM. Roux et Yersin, dans une série de remarquables travaux, ont découvert la toxine diphtérique et ont expérimentalement démontré le rôle de cette toxine dans la genèse des paralysies.

Cherche-t-il à élucider la question si controversée des angines de la scarlatine, il nous montre, d'une part, qu'il existe des angines pultacées et des angines membraneuses qui n'ont rien à voir avec la diphtérie — c'est à leur sujet qu'il crée son fameux aphorisme : la scarlatine n'aime pas le

larynx — et il nous enseigne, d'autre part, qu'il existe au décours de la scarlatine des angines membraneuses secondaires ou tardives, trop souvent tributaires de la diphtérie. Ce que Trousseau précisait si nettement au nom de la clinique, les recherches actuelles l'ont de tous points confirmé.

Partout, vous le voyez, même sûreté de jugement, même intuition de la vérité.

Dois-je vous rappeler les fameuses leçons sur les fièvres éruptives et sur l'infection purulente ? Vous parlerai-je des chapitres concernant l'aphasie, la maladie d'Addison, la maladie de Basedow, et tant d'autres sujets que Trousseau prenait à l'état presque embryonnaire, mais qu'il mûrissait hâtivement, qu'il faisait éclore, et qui prenaient ensuite leur essor, marqués au coin de son talent et de son autorité.

Qui n'a présent à l'esprit ses cliniques sur la pleurésie ; que vous dire que vous ne sachiez sur la thoracentèse et sur la trachéotomie, deux des plus beaux fleurons de sa couronne. En vous parlant de ces opérations, dont il fut l'initiateur et on pourrait dire l'inventeur, je touche à un sujet qui nous révèle les tendances chirurgicales de Trousseau. Ces tendances chirurgicales, on les retrouve à chaque instant dans ses écrits, et sa belle leçon sur les phlegmons périnéphrétiques semble vraiment être l'œuvre d'un chirurgien. C'est qu'en effet, Trousseau possédait à fond l'anatomie et la médecine opératoire ; vous en serez moins surpris, quand vous saurez que, le jour où il était élu agrégé de la Faculté de médecine de Paris, ce même jour, il était nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Tours.

L'esquisse incomplète que je viens d'ébaucher à grands traits, ne donne qu'une faible idée de ce que fut l'illustre professeur de clinique de l'Hôtel-Dieu, mais cette esquisse, tout imparfaite qu'elle est, permet d'entrevoir l'importance et l'étendue de l'œuvre magistrale de Trousseau : cette œuvre est pour nous une source inépuisable d'instruction et de lumière.

Il est deux hommes, à mon avis, deux médecins, qui, à des titres divers, auront exercé une influence prépondérante